**Eglise protestante unie de St-Chamond 2 Cor 12, 6-9**

**21.09.25 – Ma grâce te suffit Gn 2, 4-9**

**Alain Pélissier, pasteur Exode 14, 10-14**

Comme nous avons hier ouvert le temple au public, en tout cas, à celles et ceux qui se questionnaient sur ce qu’est un temple. J’ai voulu reprendre ce qui fonde le protestantisme.

La question au XVI siècle était : est-ce que je dois faire des œuvres bonnes pour obtenir l’amour de Dieu. La réponse catholique a été oui. L’être humain doit gagner sa place.

La réponse protestante a été non. Dieu donne son amour aux uns et aux autres. Notre responsabilité est d’en faire quelque chose. Nous pouvons agir dans l’humanité, dans notre vie par reconnaissance à ce qui nous est donné. Nos actions bonnes ne servent pas à obtenir une bonne note auprès de Dieu, mais à répondre à la bonne note que Dieu nous a donnée. C’est la place de la grâce donnée par Dieu.

Cinq siècles plus tard notre questionnement est un peu différent. La réponse est la même : la grâce de Dieu est sur nous. Nous avons toujours la réponse, le noyau dur, la parole particulière, emblématique de Dieu dans cette conversation de Paul avec Dieu : « ma grâce te suffit ».

Je vous propose ce matin quelques réflexions sur cette réponse de Dieu à Paul « ma grâce te suffit ».

Il me semble qu’aujourd’hui, nous ne nous interrogeons pas, de prime abord, sur l’utilité et l’objectif des œuvres pour mon salut.

En revanche, une question est sur toutes les lèvres. Elle n’est pas nouvelle. C’était déjà la question de Paul. Sauf qu’aujourd’hui nous en parlons énormément, elle est prégnante, récurrente : c’est La question de l’identité. Mon identité ? Qui suis-je ?

La parole biblique va d’abord poser un premier élément. Il est symbolique, mais combien important. C’est Adam. Tous les hommes, toutes les femmes viennent d’Adam. Adam, veut dire en hébreu l’humanité dans son état pur. C’est à la fois chaque homme et l’humanité toute entière.

Cette symbolique casse toutes les prétentions de supériorité. Il n’y a pas, ou il n’y a plus des prétextes comme : je suis de la famille de, je suis de telle religion, je suis de telle couleur, qui donneraient un avantage sur les autres.

La fonction symbolique, l’affirmation symbolique d’Adam c’est que tous ont la même origine. Mon moi fait partie de la grande famille de l’humanité. Et pour le dire encore plus clairement, ce n’est pas parce que je suis blanc et riche que je dois me considérer comme supérieur aux autres. Ces autres viennent aussi d’Adam.

A la question qui suis-je, la première réponse est, je suis comme mon voisin et comme mon ennemi : dans la communauté de l’humanité. Ça devrait ou ça pourrait éviter quelques conflits. Ça ne marche pas toujours !

Si j’accepte cette parole biblique, je viens d’Adam, reste à trouver ma singularité, ce que me caractérise par rapport aux autres.

Nous sommes bien d’accord pour dire qu’Adam n’a jamais existé en tant que tel. Il est la figure symbolique de l’humanité. Il existe par le symbole qu’il porte et c’est ô combien important.

Bref, Qui suis-je ? Il nous est arrivé de nous poser cette question. Qui suis-je ? Je suis cette personne-là, avec cette histoire-là… Il y a des éléments de mon histoire, de ma personnalité que je comprends très bien. Des éléments que je n’aime pas trop. Il y a des éléments de mon histoire, de ce qui se passe en moi qui me dépassent, que je ne comprends pas, que je ne maîtrise pas.

Je suis confronté comme dit Paul à cette écharde dans la chair qui me casse les pieds, qui me tourmente, qui me fait mal, alors qui suis-je ?

Cette écharde, on peut la retrouver dans des expressions en français qui révèlent et relèvent cette difficulté de se comprendre soi-même !

Par exemple « je ne sais pas ce qui m’a pris » autrement dit « je ne me suis pas reconnu dans ce que j’ai fait ». Pour autant c’est bien moi qui l’ai fait !

Une autre expression dit un peu la même chose : « j’étais hors de moi », autrement dit j’ai eu une parole, ou j’ai agi de manière exagérée, je n’en pouvais plus. Face à cette situation, j’ai craqué ». C’est assez drôle d’ailleurs. Pour trouver une excuse à une action dont je ne suis pas fier, j’explique que ce n’est pas tout à fait moi !

C’est comme si, il y avait un peu deux moi. Un moi que je connais bien, et un moi qui me dépasse.

L’an dernier nous avons rencontré cette même interrogation portée par une personnalité réellement exceptionnelle ; le pasteur Dietrich Bonhoeffer. Il a écrit ce texte : qui suis-je ?

Souvent, les autres me font des compliments, ils admirent ma manière d’être, ma manière d’agir. Mais peuvent-ils imaginer les combats intérieurs qui m’habitent, les ombres avec lesquelles je me construis, les blessures qui font partie de moi et avec lesquelles je devrai toujours vivre ? C’est ce que dit Bonhoeffer en substance.

Qui suis-je ? Suis-je cette personne que les autres voient et cette personne que je vois dans le miroir et à l’intérieur de moi ? Dietrich Bonhoeffer, théologien, croyant engagé, a été habité par ces questions. Alors qu’il est emprisonné à cause de sa résistance au régime nazi, ces questions resurgissent plus profondément encore. Il les partage avec Celui en qui, il puisait la force de vivre, Dieu.

Pour ce qui est de l’apôtre Paul, il est à Corinthe. Il est victime d’une concurrence déloyale. Il a des adversaires. Certains se considèrent comme des super apôtres, ils vantent leurs pouvoirs spirituels : ils parlent la langue des anges, peuvent transmettre des messages reçus de Dieu, font des miracles. Paul est face à eux, au milieu de difficultés extérieures, et il explique aussi qu’il a des difficultés en lui, l’écharde ;.

A la question de mon identité, avec ce que j’ai de bon et de mauvais, mes échardes et mes faiblesses la réponse de Dieu est : ma grâce te suffit.

Je suis parce que l’amour de Dieu m’a précédé. Et c’est cet amour-là qui va me faire vivre toute ma vie.

Ça parait un peu court. Comme Paul, comme Dietrich, on voudrait ou on aurait besoin d’une réponse un peu moins évasive.

Or, à y réfléchir, cette réponse est une perle de grand prix.

En fait, l’être humain a besoin de certitude. On le voit très bien aujourd’hui dans notre monde. Les populations cherchent une idéologie sur laquelle elles vont se construire. En religion ce qui a le vent en poupe, ce sont des courants extrêmes, conservateurs, radicaux, aux règles strictes. Mais c’est la même chose en politique. On voit dans plusieurs états européens un glissement de l’opinion publique vers les partis d’extrême droite. La grande manifestation de la semaine dernière à Londres qui a rassemblé 150 000 personnes autour du refus de l’immigration, en est un exemple.

C’est ce qu’a très bien montré la pensée biblique avec le peuple hébreu. Le texte de la sortie d’Egypte montre que la peur de l’incertitude conduit l’homme à accepter la servitude. Ainsi le peuple hébreu qui sort de l’esclavage d’Egypte se trouve dans le désert. Il est alors plongé dans l’incertitude du lendemain, alors il commence à dire : je préférais la servitude, le joug de l’esclavage, que de me retrouver ainsi, libre, mais livré à moi-même.

La recherche de la certitude conduit à accepter toutes les servitudes.

Or la réponse de Dieu « ma grâce te suffit », c’est une certitude. C’est un énoncé clair. Ce que je te donne c’est ma grâce. Mais ce n’est pas une certitude qui entraîne une servitude. C’est une certitude qui entraîne vers la vie, vers la liberté. C’est une certitude avec laquelle je me construis. Mais ce n’est pas une certitude qui m’enferme. C’est une certitude qui m’envoie dans la vie, dans le monde.

Qui je suis ? Je suis un enfant de la grâce, qui reçoit la grâce, et avec ce cadeau, je me construis, avec ce cadeau, j’agis.

Relisons le verset 9 : Mais il m’a déclaré, dit Paul,  : « Ma grâce te suffit, car ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse.  C’est donc très volontiers que je mettrai plutôt ma fierté dans mes faiblesses, afin que la puissance du Christ fasse en moi sa demeure ».

Les fragilités physiques, psychologiques et spirituelles, tant en nous que chez les autres, nous les connaissons toutes. En face d’elles, nous nous sentons faibles, incapables de résoudre tant de situations qui nous dépassent, nous estimant déjà heureux si nous ne causons de mal à personne.

L’expérience de Paul, au contraire, nous ouvre un horizon nouveau : en reconnaissant et en acceptant notre faiblesse, nous pouvons nous abandonner pleinement au Père, qui nous aime tels que nous sommes et désire nous soutenir sur notre chemin. Plus loin, Paul affirme encore : « Lorsque je suis faible, c’est alors que je suis fort ». Autrement dit, je me construis, j’agis, je prends des décisions avec le tout de moi, forces et faiblesses. Et j’ai à accepter l’un et l’autre. Je n’ai pas à courir pour tenter d’éliminer mes faiblesses et de trouver des solutions pour les éliminer.

Un mot encore, répondre à l’appel de Dieu c’est savoir (heureusement pas tout le temps), mais savoir tout de

même, que nos ministères, nos engagements au nom de Dieu risquent de nous fragiliser. Parce que l’on s’expose.

Jésus-Christ, les évangiles nous en témoignent, a dû affronter une grande adversité : la jalousie des pharisiens, la démagogie de Pilate, le manque de foi de ses disciples. Jésus a traversé cette adversité non dans une attitude de toute puissance (ou en tout cas à de rares exceptions) mais dans une attitude d’humilité, accueillant sa faiblesse humaine. La réponse de Dieu : Ma grâce te suffit veut aussi dire : c’est quand tu me confies ta faiblesse que je peux manifester ma force.